

# L'appellation d'abord : Concours Cerlogne

Franco Vagneur

L'abbé Cerlogne est le père de la poésie francoprovençale au Val d'Aoste et celui qui donna au francoprovençal valdôtain ses lettres de noblesse, par ses études linguistiques et par la rédaction du premier dictionnaire. A l'état actuel de nos connaissances, toute la littérature valdôtaine précédant l'abbé Cerlogne est en français, à quelques exceptions près, bien différemment de ce qui a eu lieu sur le reste du domaine francoprovençal où des œuvres littéraires en francoprovençal existent de manière plus ou moins régulière à partir du XII<sup>e</sup> siècle.

L'abbé Cerlogne était originaire de Saint-Nicolas. Il fut d'abord berger, comme la plupart des enfants de son époque, et connut par la suite une vie aventureuse : ramoneur à Marseille, puis plongeur, aide-cuisinier, soldat, de retour au Val d'Aoste cuisinier au Séminaire, poète, curé, maçon, cultivateur, producteur d'eau-de-vie, imprimeur...

Il mourut pauvre, comme il avait toujours vécu, soigné par le curé Émile Bionaz, à Saint-Nicolas, âgé de 84 ans, en recevant les hommages de ses contemporains comme on l'a rarement vu.

René Willien sut réunir les quelques objets personnels de l'abbé Cerlogne et surtout en valoriser la mémoire en imaginant le Musée Cerlogne sur la place de la Cure, en imprimant l'OPERA OMNIA dans la revue NOUTRO DZEN PATOUÉ et en intitulant à son nom le concours scolaire qui fait l'objet de cette publication.

J'ai essayé maintes fois de trouver un sujet qui puisse célébrer le 50<sup>e</sup> anniversaire du Concours Cerlogne, mais je me sentais dépourvu d'arguments pour illustrer cette initiative dédiée à ce grand patoisant valdôtain. Mon rapport avec le Concours s'est limité à très peu ; dans les années 70 je n'avais participé qu'une fois aux travaux préparatoires dirigés par le professeur Schüle, c'était sur le sujet de la vigne et dernièrement j'ai été spectateur aux deux éditions de Saint-Nicolas et Sarre.

C'est vrai que j'avais consacré à ce poète la thèse finale de ma maîtrise en Langues et littératures françaises parce qu'il me semblait un devoir moral de dédier une pensée sur leur pays natal à mes parents, qui m'ont constamment incité vers cet objectif, tout en me laissant le temps nécessaire pour conclure les études.

C'est pour cela qu'au moment de choisir le sujet de mon exposé pour la fin des études universitaires j'ai pensé tout de suite à Jean-Baptiste Cerlogne, dont mes parents, originaires de Saint-Nicolas, parlaient souvent avec fierté, surtout pour le fait qu'il était né dans ce même hameau où mon père dans sa jeunesse a cultivé la terre et où moi-même j'ai passé quelque temps de mon enfance.

J'avais ainsi consacré au grand poète patoisant ce livret qui m'a permis aussi de mieux connaître son œuvre imposante et variée et sa vie aventureuse. Ce petit travail m'a occupé pour une relative longue période car, outre à la difficulté de trouver les mots pour exprimer la grandeur de l'œuvre du poète, j'ai dû taper à la machine tout le texte ; alors il fallait écrire avec précision puisque c'était ensuite difficile de faire des corrections et c'était la première fois que j'employais la machine à écrire.

C'était un travail dur, qui me prenait beaucoup de temps. Je me souviens qu'en ce printemps 1970, j'y travaillais toute la journée, me concédant parfois une demi-heure de pause comme quand j'allais sur la grande route assister au passage des coureurs du Tour cycliste de la Vallée d'Aoste, auquel à regret je n'avais pu participer afin de pouvoir achever mon œuvre et mes études, car cette année-là j'avais aussi prévu mon mariage pour le mois de juillet.

Un autre aspect qui me rattache au félibre valdôtain est le fait que pendant presque une trentaine d'années j'ai été enseignant de français dans l'école moyenne de Saint-Martin de Corléans intitulée alors à l'abbé Jean-Baptiste Cerlogne.

Plus récemment mon amour pour le pays natal de mes parents s'est tourné vers une vaste étude généalogique de tous les habitants qui ont vécu ici aux différentes époques, essayant de remonter le plus loin possible dans le passé.

En consultant les archives de la commune et de la paroisse j'ai ainsi pu reconstruire la généalogie des familles qui portent le nom du petit hameau où Jean-Baptiste est né. Dans les plus anciens documents trouvés aux archives des notaires il est difficile de comprendre si le nom de Cerlogne, qui accompagne ses habitants, indique le nom du village où ils vivent ou plutôt le nom de famille qui s'est constitué peu à peu.

Dans les vieux documents en latin le hameau était appelé CERLOGNYA ou même CHARLOGNYA.

Sur l'origine du nom du hameau de Cerlogne le curé de Saint-Nicolas, Émile Bionaz, qui prit soin de l'abbé dans ses dernières années à la cure, écrit que très probablement

« ce nom vient du latin *super lignum* (sur le bois) pour le motif que le bois du Coudrey dans le temps passé s'étendait en ça sous le village aujourd'hui nommé Cerlogne ».

Dans mes études j'ai essayé de retrouver ce François dit *franchous* qui aurait dû être le prédécesseur de Jean-Baptiste parce qu'on le surnommait "*Batitta de Frantzou*", mais pour le moment cette recherche est restée sans résultat.

En s'appuyant sur des données plus proches et plus sûres, le *Status animarum* de la paroisse de SAINT-NICOLAS DES SIX VOIES, rédigé par le curé André Gerbelle en avril 1773, nous montre que les Cerlogne en cette période habitent Vens avec deux familles, celle de Jean-Baptiste (1716-1787) avec sa femme et ses six filles et celle de son frère Jean-Pantaléon (1713-1798) avec quatre garçons dont Jean-Marie âgé de 25 ans, le futur grand-père du poète.

On doit dire qu'à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle Jean-Marie (1747-1808), le seul qui poursuivra la lignée, s'était transféré dans la ville d'Aoste pour une longue période. Jean-Marie s'est marié vers 1885 avec Marie-Antoinette Burdet de Sarre et leurs sept enfants sont nés en ville après 1789.

Ces nouvelles je les ai apprises surtout en consultant le cahier rédigé par le syndic de Saint-Nicolas Paul Lavy indiquant la composition de toutes les familles du pays et point de départ de ma vaste recherche généalogique.

Dans ce petit mais très important livret rédigé en 1832, on trouve que les enfants de Jean-Marie sont nés tous à Aoste et pour une bonne partie se sont établis en ville ou dans ses alentours, Chesallet et Aymavilles. À Chesallet en effet, on trouve Jean-Léonard et sa femme Marie-Christine Thomasset de Vens, parents d'une enfant baptisée à Saint-Nicolas le 17 octobre 1826, Marie-Josèphe-Clotilde, dans la même année du poète, et qui ensuite mariera Jean-Michel Touscoz, habitant le Pont d'Avisod. C'est justement ici que l'abbé Jean-Baptiste, alors qu'il se trouvait à Aoste pour son travail ou ses études, allait souvent rendre visite à sa cousine en lui dédiant le célèbre poème MARENDÀ À TSESALET, composé en 1855.

Des frères de Jean-Léonard deux sont morts jeunes et deux sont revenus à Saint-Nicolas. Jean-Antoine s'est établi à Vens, où dernièrement avaient vécu ses ancêtres, et Jean-Michel à Cerlogne. Pour la précision Jean-Michel s'est marié le 2 octobre 1817 à Marie-Antoinette Armand et son frère Jean-Antoine quelques mois après, le 11 juin 1818, avec une jeune fille de Vens, Marie-Elisabette Thomasset.

Jean-Antoine s'est établi à Vens, aussi avec son père et sa mère. Il aura trois garçons et deux filles et ses descendants vivront ici nombreux jusque vers la fin du XX<sup>e</sup> siècle, quand les derniers quitteront le village pour s'établir au hameau de Persod et à Aoste, où les descendants vivent encore aujourd'hui.

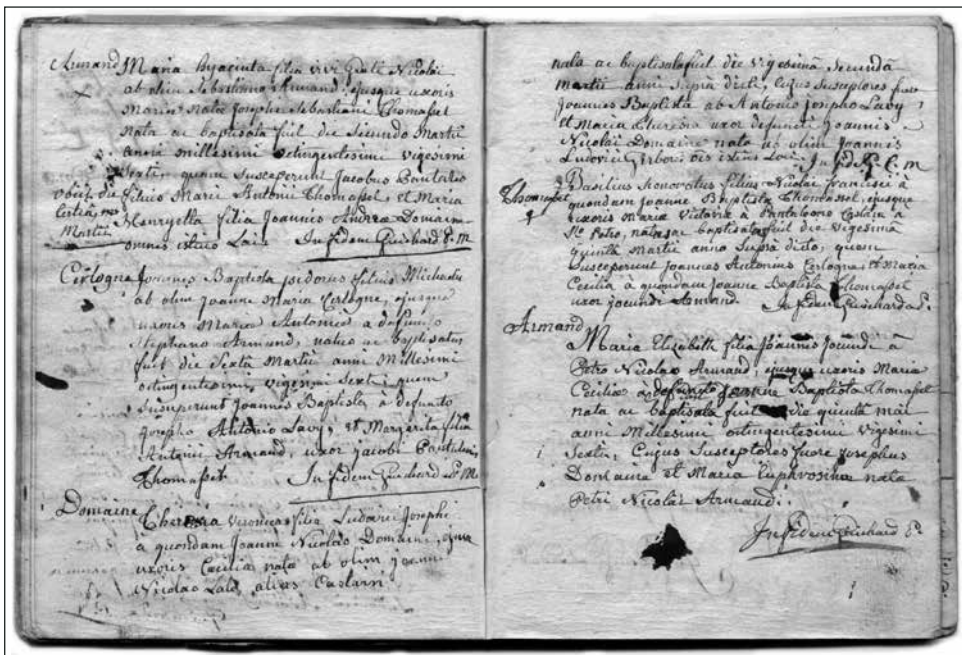
Marie-Antoinette Armand s'est sans doute sentie soulagée quand Jean-Michel, jeune homme qui avait aussi fréquenté des écoles dans sa jeunesse passée à Aoste, lui a demandé de l'épouser car depuis quelques années elle était veuve et devait s'occuper seule de deux enfants.

Elle s'était mariée le 9 mai 1811 avec Henry Germain, qui venait de perdre sa femme, une semaine après l'accouchement de leur premier enfant, Pierre-Nicolas, né le 18 juin 1810.

Henry Germain n'a pas eu grande chance dans sa vie conjugale puisque quelques jours seulement après leur première année de mariage, célébré le 12 juin 1809 avec Marie-Victoire Gerbore, elle décéda le 24 juin 1810. Dans le deuxième mariage avec Marie-Antoinette Armand, le 9 mai 1811, il fut encore moins chanceux car il mourut le 8 août de la même année, après seulement trois mois de vie ensemble, juste le temps de laisser sa jeune femme veuve et enceinte d'un enfant qui naît le 18 avril 1812 et auquel la mère impose le nom de Joseph-Napoléon.

Jean-Michel vient donc s'installer très probablement dans la maison du défunt Germain Henry, habitée par Marie-Antoinette et ses deux enfants en bas âge. En effet, on dit que la maison natale du poète est celle des Henry, brûlée par les nazis en juillet 1944, comme d'autres maisons du village.

Ce nouveau couple donnera naissance à cinq enfants entre 1817 et 1831. L'aînée Marie-Catherine, le 6 décembre 1817, mais elle a dû mourir très jeune car on n'a plus de ses nouvelles. Le deuxième, Joseph Frédéric, verra le jour le 3 octobre 1819 et décédera à Turin à l'âge de 16 ans, le 5 avril 1836 à l'hôpital Saint Jean-Baptiste, très probablement des suites d'une maladie. La troisième est Marie-



L'extrait de naissance de Jean-Baptiste Cerlogne

(archives de la Paroisse de Saint-Nicolas)

Mélanie, née le 15 décembre 1820, qui épousera Jean-Baptiste Coquillard et s'établira à Aoste avec son mari.

Après la naissance de Joseph-Baptiste Isidore le 6 mars 1826 (ainsi est-il noté sur le livret du syndic Lavy) nous trouvons Paul, né le 1er mars 1831, le seul mâle qui continuera la descendance avec trois enfants. Paul (1831-1883), neveu de l'abbé, se mariera en 1874 avec Marie-Rosalie Rivet de la paroisse de La Madeleine d'Anthéy. Leur premier enfant, Sylvain (1875-1944), quand il était encore un gamin, ainsi disaient mes parents, allait sur les places des marchés accompagné de son oncle Jean-Baptiste, chanter les chansons de révolte composées et imprimées par l'abbé, soucieux de ne pas se faire attraper par les gendarmes. Sylvain, un peu sourd dans sa vieillesse, mourut le 30 juillet 1944 sous les tirs des mitrailleuses allemandes lorsqu'il courait vers sa maison en flammes, n'ayant pas entendu la halte imposée par les militaires. Sylvain qui s'était marié en 1914 à Delphine Roux d'Arvier eut deux enfants Paul et Jean, qui de retour à leur village natal après des années pénibles passées sous les drapeaux pendant le deuxième conflit mondial retrouvèrent leur père décédé et leur maison brûlée.

Dans les années 1840 les deux frères Henry, élevés par les parents de l'abbé Jean-Baptiste, quitteront la famille ; en 1846 Pierre Nicolas épousera Catherine Lale-Castein de Saint-Pierre et s'y établira avec ensuite une nombreuse descendance, Joseph-Napoléon épousera Marie-Suzanne Revel et leur unique fille Faustine (1850-1936) sera la dernière des Henry à Saint-Nicolas.



**Jean-Baptiste Cerlogne et son père**

(archives Musée Cerlogne)